

Comment les musulmans d'Arakan sont-ils devenus étrangers à l'Arakan ?

How Did Arakan's Muslims become Arakan's Foreigners?

Alexandra de Mersan



Éditeur

Presses Universitaires de Provence

Édition électronique

URL : <http://moussons.revues.org/3664>

ISSN : 2262-8363

Édition imprimée

Pagination : 123-146

ISBN : 979-10-320-0088-5

ISSN : 1620-3224

Référence électronique

Alexandra de Mersan, « Comment les musulmans d'Arakan sont-ils devenus étrangers à l'Arakan ? », *Moussons* [En ligne], 28 | 2016, mis en ligne le 03 novembre 2016, consulté le 02 décembre 2016.

URL : <http://moussons.revues.org/3664>

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.



Les contenus de la revue *Moussons* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Comment les musulmans d'Arakan sont-ils devenus étrangers à l'Arakan (Birmanie/Myanmar) ?

Alexandra de Mersan *

Inalco, Centre Asie du Sud-Est (UMR 8170), Paris, France

INTRODUCTION

En juin 2012, tandis que le pays amorce un processus de démocratisation sans précédent, après des décennies de dictature militaire, des affrontements intercommunautaires violents éclatent dans l'État d'Arakan (*Rakhine State*) entre des populations bouddhistes et musulmanes. On trouve aisément des raisons d'ordre conjoncturel à ce conflit : politique de « birmanisation » du pays, *via* le bouddhisme, mise en place dans les années 1990-2007, paupérisation généralisée et importante migration consécutive¹, peur d'un islam largement médiatisé comme radical et conquérant... Des violences se sont pourtant déjà produites tout au long du xx^e siècle, à chaque élaboration d'une nouvelle constitution ou au moment des élections qui s'ensuivent. La récurrence des violences montre qu'elles renvoient

* Alexandra de Mersan est anthropologue, maître de conférences à l'Institut national des langues et civilisations orientales (INALCO), membre associé du Centre Asie du Sud-Est (UMR 8170). Avec pour terrain de recherche principal la Birmanie et l'Arakan, ses travaux portent sur le bouddhisme à travers la production matérielle, le territoire et le rituel. Depuis 2012, elle questionne la figure de l'étranger et de façon plus générale la notion de marge.

à un régime de questionnement plus vaste touchant à la conception du citoyen et de l'étranger, à la place de la religion dans le projet national, aux conditions d'accès à la citoyenneté, aux modalités de participation à la vie du pays, ou encore au fondement de la représentation politique.

Le présent article vise à mettre au jour le mécanisme de marginalisation, voire de négation, de la présence et du rôle des musulmans en Arakan, moins dans son inscription légale que tel qu'il s'exprime dans la société. Nous nous interrogerons ici sur l'évolution des conceptions concernant les groupes et leurs frontières dans le processus historique d'appropriation – lié à la colonisation britannique – des concepts occidentaux de *nation* et de *race* (concepts consubstantiels dans le cas birman).

Peu de travaux de recherche ont porté sur l'Arakan, région de l'ouest de la Birmanie, frontalière du Bangladesh, ainsi que sur ses populations, en comparaison avec d'autres États du pays. La situation de l'islam et des diverses communautés musulmanes de Birmanie a fait l'objet d'un traitement encore plus marginal, seuls quelques articles de presse internationale, des rapports périodiques d'organisations non gouvernementales (ONG) sur la question des Rohingya, ou encore des documents produits par les intéressés eux-mêmes liés à des revendications politiques et identitaires en traitent. En dehors de l'ouvrage de référence de Moshe Yegar (1972), réactualisé en 2002 à la suite des attentats du World Trade Center, l'absence d'études de terrain est patente. Et bien que les choses changent rapidement depuis 2012, l'état des connaissances historiques sur cette région et sur l'islam en Birmanie oblige parfois à poser que ce que l'on sait sur les Birmans vaut *a priori* aussi pour l'Arakan.

Cet article soutient qu'en l'état actuel de la recherche, le cas arakanais est emblématique d'une situation plus générale en Birmanie, tout en revêtant des formes particulières. Ce positionnement vise à pallier un déficit de travaux, mais aussi à se départir d'un enfermement idéologique essentialiste inhérent à une approche particulariste généralement « ethniciste » (Agier 2013).

On se propose de retracer ici l'évolution chez les Arakanais de la figure du musulman. À partir d'écrits occidentaux produits durant la période qui s'étend du début de la colonisation britannique, voire qui la précède (fin du XVIII^e siècle), jusqu'à l'époque du nationalisme birman au début du XX^e siècle, on examinera notamment la terminologie et ses usages. Cette longue période est marquée par la localisation² des concepts de *race* et de *nation*, autrement dit, l'implantation de ces concepts en Birmanie, leur appropriation et leurs effets dans la conception des groupes en tant que races ou nationaux.

L'histoire contemporaine des musulmans d'Arakan, notamment à travers ces sources, a fait l'objet d'articles récents par Jacques Leider, historien spécialiste de la région³. Ce que le présent article souligne, c'est le processus et les conséquences de l'ethnicisation en Arakan initié par la colonisation⁴. On entend par-là le mécanisme d'identification, de dénomination puis de classification ou de catégorisation des populations en groupes distincts, par ethnie ou par race, selon la terminologie de l'époque ; mais aussi leur territorialisation ou inscription sur un territoire défini

(délimité au besoin par des frontières matérialisées sur des cartes); enfin un mode d'administration éventuellement distinct selon des niveaux ou degrés d'évolution qui leur sont attribués en fonction de ces critères.

Les classifications raciales reposent sur l'idée que les races sont des ensembles homogènes, parce que les individus qui les composent partagent des caractéristiques communes, qu'ils sont *de même nature*. En l'occurrence, de telles classifications s'effectuent selon la langue et la religion ainsi que d'autres « traits » culturels ou physiologiques attribués, supposés prédominants dans les appartenances ou constitutifs de la définition des groupes et de l'organisation sociale⁵. En outre, ces catégorisations présupposent une coïncidence des traits qui relève plus de l'exception voire du fantasme que de la règle, et s'explique par le fait, qu'elles ont été constituées, de façon taxinomique, sur le modèle des classifications occidentales des espèces naturelles.

Après avoir brièvement exposé le contexte politique présent, partant de la terminologie vernaculaire utilisée pour désigner les populations musulmanes en Birmanie, l'article procède à un examen des usages des termes selon les contextes historiques. Il dresse, dans un premier temps, une esquisse de la structuration sociale à l'époque de l'ancien royaume d'Arakan, afin de réfléchir au rôle et à la place de ces populations telles qu'elles apparaissent dans les sources précoloniales et du début de la colonisation. La société était alors hétérogène et structurée en groupe de services hiérarchisés en lien avec la royauté. Dans cette perspective, le terme « rohingya » est considéré en premier lieu. Les travaux portant sur la royauté birmane sont ensuite mobilisés; ils permettent d'apprécier l'insertion de chacun des groupes dans un ordre socio-cosmique qui se voit reconfiguré au contact des valeurs occidentales. Un examen minutieux des textes produits à l'époque coloniale montre que les premiers écrits, surtout, témoignent d'une diversité; il révèle aussi le processus de catégorisation en races – notamment la construction de la race arakanaise et la dimension décisive qu'elle finit par prendre dans les appartenances.

À l'issue de ce processus au cours duquel s'opèrent également l'adoption et l'adaptation de ces concepts, la race/l'ethnie prend une place déterminante dans l'espace national birman qui se traduit concrètement par une identification ethnique par les intéressés eux-mêmes, par une reconnaissance de la citoyenneté sur la base de celle-ci⁶ et une marginalisation consécutive des musulmans en Arakan, à l'œuvre pendant la période coloniale et renforcé après l'indépendance. Pour rendre compte de ce processus, il est nécessaire de considérer la triade que forment les Arakanais, les Birmans et les populations musulmanes originaires du sous-continent indien.

IDENTITÉS EN REGARD

Aujourd'hui, les Arakanais se reconnaissent comme une communauté politique, religieuse, linguistique et culturelle spécifique au sein de l'ensemble birman, en tant que descendants de l'ancien royaume bouddhique d'Arakan (xv^e-xviii^e siècles) dont l'histoire légendaire raconte la venue du Bouddha historique en personne.

Après plusieurs décennies d'instabilité politique, ce royaume a été conquis à la fin du XVIII^e siècle par les Birmans, puis en 1824-1825 par les Britanniques. La colonisation amorce alors un processus de migration massive de personnes originaires du sous-continent indien, en Arakan et dans toute la Basse-Birmanie, afin d'encourager le développement de la riziculture et du commerce du riz. Nous y reviendrons.

Les Arakanais se considèrent comme un groupe ethnique spécifique, distinct des Birmans (*bama*), l'ethnie majoritaire du pays, et sont vus comme tels par ces derniers, même si la proximité culturelle – au sens large – est frappante. La création de l'État d'Arakan en 1974 donnait une reconnaissance officielle, mais symbolique, à cette différence, cultivée, nous le verrons, par les Arakanais après la conquête de leur royaume, et marquait l'achèvement d'un processus de différenciation et d'identification ethnique des groupes.

D'autres populations vivent en Arakan, bouddhistes ou non, et parmi ces dernières, diverses populations musulmanes issues de processus migratoires différents⁷. Même si leur migration précède l'immigration indienne consécutive à la colonisation britannique, l'histoire de l'islam birman contemporain, de même que la perception de cette religion comme étrangère, est largement déterminée par les effets de la colonisation ; au point que les anciennes populations musulmanes, nommées *kala*, seront assimilées sur la base de leur religion à cette nouvelle population.

DIFFÉRENTS TERMES

POUR PARLER DES MUSULMANS D'ARAKAN

Il existe différents noms pour parler des musulmans d'Arakan : *rohingya*, *kala*, *bangali*, *kaman*, etc. et, comme nous le verrons, leur emploi change en fonction des époques. Aujourd'hui, c'est le terme « Rohingya » qui s'est imposé sur la scène internationale pour désigner les musulmans d'Arakan comme communauté à part entière, mais jusqu'au conflit de 2012, il était inconnu de la majorité des Arakanais et n'était donc jamais utilisé par la population bouddhiste (voir ci-après)⁸.

Kala est le terme le plus couramment et le plus anciennement utilisé⁹ par les Arakanais et par les Birmans pour désigner les populations originaires de l'ouest, indépendamment de leur religion. Ce point est essentiel. À l'époque précoloniale, les *kala* sont distingués parce qu'ils parlent des langues rattachées à une famille de langue indienne ou par leurs traditions rituelles distinctes des bouddhistes. L'idée d'une origine autre ou d'une forme d'extériorité est contenue dans le terme même de *kala*. Ce terme générique ancien peut être traduit par « celui de l'ouest », « l'Indien », « l'étranger » mais, ce faisant, on induit dans les deux derniers cas une altérité immédiate et sans équivoque que le présent article se propose justement de défaire. *Kala* appartient à une catégorie de termes pour désigner un Autre. Aujourd'hui, ce terme est devenu péjoratif et même insultant ; il tend, de plus, à désigner spécifiquement les musulmans. Il insiste à présent sur la religion, l'ex-

tériorité et, dans une certaine mesure, sur la langue parlée (une langue de l'Inde). Mais cela n'a pas toujours été le cas et rien ne dit qu'autrefois il était injurieux. Ses occurrences, ses usages, son sens, toutes les évolutions qu'il a connues, soulignent un processus plus large d'identification ethnique des populations de la Birmanie, initié lors de la période coloniale et poursuivi après l'indépendance. *Kala* appartient à une catégorie de l'Autre qu'une approche historique et synchronique doit aider à définir.

Les deux autres termes couramment rencontrés pour désigner les musulmans sont : *bangali* et *kaman* (ou *kummanchees*, *kaman chi*). Leur étude systématique reste à entreprendre, mais cela dépasserait le cadre de cet article. Le premier renvoie aux immigrants récents originaires du Bengale et du Bangladesh voisin et sous-entend leur installation illégale en Arakan. Ce terme s'est généralisé à partir du conflit de 2012 et de son adoption officielle par le gouvernement Thein Sein (2011-2015).

« Kaman » est le terme utilisé pour désigner un groupe ethnique particulier, officiellement reconnu, de musulmans arakanisés et qui étaient, jusqu'à récemment, considérés comme apparentés aux Arakanais. Les Kamans sont les descendants des soldats ayant accompagné Shah Suja dans sa fuite vers l'Arakan dans les années 1660 (pour échapper à son frère l'empereur moghol Aurangzeb). Ils furent exilés sur l'île de Rambyé par le roi Arakanais quelques années plus tard. Foley (1835 : 201) rapporte que dans la première moitié du XIX^e siècle, ils étaient devenus tisserands ou teinturiers. Une publication officielle en birman assimile les Kamans à « l'ethnie arakanaise » parce qu'en dépit de leur religion musulmane, ils n'en présentent pas moins tous les traits de la culture birmane (même langue parlée, vêtements, nourriture et autres « us et coutumes »¹⁰). En 2012-2013, toutefois, ils ont eux aussi été la cible d'attaques, ce qui incite à penser au caractère prémédité ou organisé de celles-ci, à moins qu'il ne s'agisse d'une évolution récente de leur altérité sur la base de la religion.

On a choisi dans cet article de partir du terme *kala* et de procéder à un examen minutieux de ses usages plutôt que les traductions approximatives que l'on peut faire. Le fait de s'en tenir au terme vernaculaire *kala* et non de ceux d'Indien, de musulman ou même du terme actuel Rohingya ne constitue évidemment pas un plaidoyer en vue du maintien de son usage, mais d'une tentative d'appréhension et de compréhension des catégories du Soi et de l'Autre par les formes locales. Plus encore, adopter cette position permet de « décoloniser » (tant du point de vue historique qu'épistémologique) l'approche que l'on a de la diversité ethnique en Birmanie, pour dépasser les structures issues du modèle colonial, c'est-à-dire sortir de la réification induite par le référent ethnique (Sadan 2007 : 36).

ÉPOQUE PRÉCOLONIALE

La figure du *kala* en Arakan à l'époque précoloniale

La figure du *kala* est ancienne. On peut même dire qu'il s'agit d'une figure classique. Il suffit pour cela de mentionner que le mot apparaît dans des inscriptions lithiques de l'époque de Pagan (xi^e siècle) pour désigner le plus souvent des esclaves (Than Tun 1958:39) ou encore d'évoquer la représentation iconographique récurrente de cette figure dans l'ensemble des grottes de Powindaung (Munier-Gaillard 2010¹¹).

En Arakan, la présence musulmane ou indienne est également ancienne. L'historien J. Leider a montré l'importance des relations durables qu'entretint le royaume d'Arakan (xv^e-xviii^e siècles) avec les populations voisines de l'ouest, de l'Inde, du Bengale et de la région de Chittagong, mais aussi avec celles d'autres États plus au nord dont le royaume hindou du Tripura (Leider 2004: 436-444). Ces relations furent caractérisées par des luttes incessantes pour capturer de la main-d'œuvre et les esclaves et contrôler la région de Chittagong dont le port, surtout, permettait d'assurer au roi d'Arakan des revenus importants. La toponymie arakanaise, par ailleurs, rend encore compte de cette histoire commune, de la présence et l'établissement souvent par la force et à la suite de déportations des *kala*¹².

Des populations non qualifiées furent capturées au Bengale par le roi d'Arakan, destinées au commerce des esclaves, duquel il tirait largement profit en les vendant aux Hollandais pour travailler dans les colonies de Batavia ou pour les affecter aux travaux rizicoles ou à l'entretien des pagodes. D'autres populations, dotées de savoirs ou de savoir-faire spécifiques plus valorisés (artisans, astrologues, lettrés, etc.), furent destinées à la cour. Razziées dans des raids ou à la suite de guerres, ces populations peuplèrent les régions du royaume¹³.

J. Leider (1998a) souligne que l'on a exagéré le rôle des musulmans à la cour d'Arakan à l'époque de Mrauk U. La littérature « pro-Rohingya » notamment attribuée par exemple aux sultans du Bengale une souveraineté sur les monarques bouddhistes arakanais, parce que ces derniers avaient fait frapper des médailles (pièces) avec des titres musulmans ou parce que l'un des poètes les plus reconnus de la littérature Bengali, Alahol, composa ses œuvres majeures à la cour du roi d'Arakan. Ces faits permettent de souligner la diversité, le multilinguisme voire le multiculturalisme qui prévalait à la cour, la capacité à mobiliser en même temps différents systèmes de valeurs et de référence rituelle ou religieuse parmi les élites (d'Hubert 2015), et semblent plutôt indiquer une inclinaison de la royauté arakanaise à s'inspirer du modèle des royautés indiennes.

En revanche, on dispose de peu d'éléments concernant la contribution – économique, culturelle, artistique, etc. – des marchands musulmans ou appartenant à d'autres groupes.

Comment ces populations diverses étaient-elles intégrées au royaume d'Arakan ?

Structuration du royaume et hiérarchie

L'ancien royaume d'Arakan était structuré en groupes de services plus ou moins rattachés à la royauté, et distingués en fonction des impôts ou services auxquels ils étaient astreints¹⁴. Ces groupes étaient organisés en corps de métiers, des « lignées socio-professionnelles » spécialisées et hiérarchisées, intégrées au royaume ou en lien avec la royauté. Il ne s'agissait pas d'un système de castes mais plutôt de relations de type patron/client ou plus féodales de type seigneur/dépendant¹⁵. On ne connaît toutefois pas précisément le rattachement éventuel de ces groupes à des localités particulières parfois reçues en apanage par des seigneurs, ni à quel point ces différenciations étaient structurantes¹⁶. Les connaissances sur la structuration sociale, les mécanismes et l'idéologie qui fondent les groupes, ainsi que les principes qui les sous-tendent, sont à ce jour encore parcellaires, notamment en ce qui concerne le rôle de la parenté, de l'appartenance à des clans ou à des lignages, et le mode de résidence à l'époque précoloniale. Quoi qu'il en soit, les premiers textes d'Occidentaux des débuts de la colonisation britannique témoignent de cette structuration ancienne hiérarchisée, de même qu'ils mentionnent des populations diverses.

Un royaume hétérogène

En effet, les textes dont on dispose, produits par des sources arakanaises et occidentales autour du début du XIX^e siècle, décrivent l'Arakan comme une région composite dans sa population à laquelle appartiennent les *kala*. Eux-mêmes représentaient une population diversifiée – et non un groupe ou une communauté spécifique ou homogène – tant du point de vue sociologique que de leur origine : marchands, populations originaires du Bengale, de l'Inde et du Tripura déportées à la suite de guerres ou de raids et destinées à fournir de la main-d'œuvre, ou même communautés lusophones (d'Hubert & Leider 2011). Bien que la présence de ces populations – connues sous le terme générique de *kala* (ou désignées comme telles) ou sous différents noms dont on ne sait encore pas grand-chose (*mola*, *atu ma ra*, *Rohingya*, etc.)¹⁷ – en Arakan soit ancienne et sans aucun doute hétérogène, il est encore difficile d'évaluer leur rôle, leur nombre dans l'ancien royaume d'Arakan ainsi que leur contribution. La majorité des esclaves employés en Arakan fut intégrée progressivement dans la région mais, comme le souligne J. Leider, sans que l'on sache comment¹⁸.

Il ressort toutefois que la distinction linguistique, de fait géographique, ou même religieuse inhérente au terme *kala*, n'empêche pas ces populations nommées (et/ou qui se nommaient) comme telles, de participer au royaume d'Arakan, en tant que sujets, quel que soit leur statut¹⁹. Rien n'indique aussi qu'il s'appliquait seulement aux sujets du roi. En bref, *kala* est intrinsèquement une figure de l'altérité mais qui est partie intégrante de la société. Le terme renvoie à une conception de l'étranger différente de celle qui va se mettre en place avec le concept de nation. Et, s'il fallait encore affiner son sens à l'époque précoloniale, soulignons qu'il n'avait

pas de connotation raciale. Cette première approche du mot *kala* nous permet maintenant de retracer les origines du terme Rohingya.

À propos de « Rohingya »

Le terme « Rohingya » se réfère à des locuteurs de langue indienne, des musulmans qui, à l'époque précoloniale, étaient aussi appelés *yakhine kala* (Buchanan 1798 : 237). Mon hypothèse est qu'il n'était pas utilisé pour désigner tous les *kala* d'Arakan, mais seulement un groupe, peut-être de spécialistes de rituels (*ponna* :) qui officiaient à la cour du roi d'Arakan ; des membres de l'élite, donc. Après la conquête du royaume (1784-1785), ils furent déportés à Amarapura, la capitale du roi birman, avec d'autres membres de la cour. Le fait que, dans la littérature occidentale, la première et unique mention du terme « rohingya » (*rooinga*) jusqu'aux années 1930 provienne de Buchanan, à la suite de son voyage effectué en 1795 à Ava avec le Capitaine Symes, vient étayer cette hypothèse, d'autant qu'il mentionne un « brahmane » parmi ses interlocuteurs/informateurs, soit quelqu'un de haut statut²⁰. On trouve de plus aujourd'hui encore en Arakan, dans les cultes territoriaux, un esprit « *kala* » qui fait fonction d'officiant rituel (de Mersan 2016). L'analyse des rituels aux esprits locaux tend à souligner que cette présence même, non seulement participe de la puissance et du rayonnement du royaume, mais qu'elle en constitue une caractéristique forte.

Si, comme on vient de le voir, le terme Rohingya est ancien, en l'état actuel des recherches, on n'en trouve pas trace entre la mention de Buchanan au XVIII^e siècle et les années 1930. C'est la raison pour laquelle il me semble que ce terme ne devait désigner qu'un groupe de personnes déportées, relativement réduit en termes d'effectifs. La réémergence du terme est concomitante avec la naissance du nationalisme contre l'impérialisme britannique et la « mise en service » effective de la frontière entre l'Inde et la Birmanie en 1937, consécutive à leur séparation²¹. Enfin si « Rohingya » disparaît dans les sources occidentales, les populations *kala* demeurent mais sous des dénominations différentes.

Cette référence de Buchanan aux Rohingya n'a été découverte que récemment, il y a une dizaine d'années ; de plus, elle est demeurée longtemps confinée au milieu de la recherche occidentale, quelques rares figures érudites birmanes exceptées²². Elle n'était pas connue des Arakanais jusqu'au conflit de 2012. Ce qui explique leur affirmation que Rohingya est un terme apparu tardivement, inventé au moment de la Seconde Guerre mondiale par des musulmans vivant dans le nord de l'Arakan portant des revendications politiques autonomistes²³. C'est aussi la raison pour laquelle la pression, voire l'injonction, émanant de la communauté internationale, faite aux Arakanais à partir de 2012 et notamment au moment du recensement, de reconnaître les « Rohingya », ainsi nommés, comme population de l'Arakan a provoqué une telle éruption de colère chez ces derniers. Malgré sa diffusion depuis, l'appellation demeure problématique pour les Arakanais. En effet, le terme employé actuellement, englobe tous les musulmans d'Arakan alors qu'il

désigne sans doute initialement un groupe de l'époque précoloniale, c'est-à-dire une population distincte de ceux qui s'installèrent à partir de la colonisation.

ÉVOLUTION SÉMANTIQUE ET CONCEPTUELLE

En introduction, nous avons avancé l'idée que la conception raciale des populations ou groupes s'introduit en Birmanie en même temps que la colonisation. S'impose par conséquent logiquement la question suivante : quelles étaient les conceptions précoloniales ? Entreprendre de répondre à ce vaste sujet déborderait largement notre propos ; toutefois, il est utile de poser quelques faits significatifs, tout en rappelant aussi que le peu de travaux relatifs à l'Arakan oblige à considérer que ce qui a été décrit pour la Birmanie s'applique également à cette région, tant que de nouvelles recherches ne viendront pas nuancer ou remettre en question les faits ainsi établis. Qu'en était-il alors de ces conceptions à l'époque précoloniale²⁴ ?

Selon Aurore Candier (2010), à la cour du roi birman, c'est une vision cosmologique du monde qui prévaut, une cosmologie bouddhique issue de l'Inde et du brahmanisme et qui va se modifier progressivement au cours du XIX^e siècle au contact des Occidentaux, lors de la dernière dynastie (Konbaung, 1752-1890). Suivant cette cosmologie, cent un peuples habitent Jambudipa, « l'Île des hommes du bouddhisme²⁵ ». L'expression traduite par « peuple » est « *lu myo* » qui signifie littéralement « espèce, genre d'hommes » ou « genre de laïcs » ; les différents « *lu myo* » sont distingués en fonction de la langue qu'ils parlent et, de fait, sont vaguement localisés géographiquement. Aurore Candier mentionne plusieurs listes de ces 101 peuples, dont on voit qu'elles varient selon les époques et qui comprennent, entre autres, des *kala*. Le terme désigne dans ce contexte « ceux qui vivent à l'ouest [une famille de locuteurs] sous-divisée en plus de 60 *lou`myô* [*lu myo*] [...] » (Candier 2010 : note 42). Autrement dit, les *kala* sont intégrés au socio-cosmos. Les listes contiennent aussi l'ensemble linguistique ou la « famille » des Myanmar lesquels « regroupent toujours sept *lou`myô*. Dans la liste de 1679, ce sont « les grands myanmar » (*myanmar`dji*), le *Pyu*, les *Thet*, les *Dawè*, les *Danu*, les *Thaungthu* et les *Taungla* » (Candier 2010 : note 39)²⁶. Les « Grands Myanmar » (*myanmargyi*) désignent probablement les Arakanais (voir ci-après et note 38).

Durant toute l'époque de la dynastie Konbaung (1819-1885), la répartition en fonction de la langue parlée perdure. Logiquement, les « Occidentaux » vont être dénommés dans un premier temps, *kala lu myo*. Les Birmans les distingueront par la suite des autres populations dénommées *kala* originaires de l'Inde, sur la base notamment de leur différence de teint : « *kala* blancs » (*kala pyu*) en contraste aux « *kala* noirs » (*kala nak*), comme on peut le constater notamment dans le premier traité anglo-birman dit de Yandabo (1826) dont le missionnaire Judson est le principal interprète. Par ailleurs, là où *kala* apparaît dans le texte birman, dans la version anglaise, il y sera aussi traduit par « étranger » (*foreigner*).

Cette différenciation linguistique est associée à une autre classification sociale. Le royaume birman connaît une structuration comparable à celle que l'on a décrite

pour l'Arakan avant la colonisation : ces peuples sont hiérarchisés en fonction de la place qu'ils occupent dans le domaine de conquêtes du roi (*naing ngan do*). Dans un ordre du roi Bodawpaya de 1813, on peut voir que la population du *naing ngan do* est composée de trois groupes (*lu myo*) : à savoir les serviteurs de l'État, les contribuables et le petit peuple²⁷.

Par ailleurs, à partir du XVIII^e siècle, les membres de la famille royale, se rattachent à un lignage prestigieux mythique, celui ayant pour fondateur Mahasammata, lui-même descendant du clan des Sakya, celui du Bouddha historique, un clan qui, selon ce qu'en disent les traditions, a su préserver, non sans drame, une partie de sa pureté²⁸.

Lu myo, rencontré tant dans la cosmologie bouddhique que parmi les sujets du roi, est formé à partir de la notion polysémique de *amyo*, qui peut être traduite par « famille, genre, espèce, etc. ». Le terme est à la base de nombreux mots composés et renvoie notamment à des relations de parenté (lignages, clans, etc.) qui jouèrent un rôle déterminant dans la structuration sociale d'autrefois sans que l'on puisse le détailler ici²⁹. D'après Aurore Candier :

[...] il devient progressivement porteur de l'idée occidentale de classification raciale et de répartition territoriale de l'espèce humaine. Pendant la période coloniale, 'é`myô [*amyo*] participe activement du processus de construction identitaire birman, notamment au travers de l'usage mythique de la notion de lignage qui lui est inhérente. (Candier 2010 : 92.)

A. Candier décrit l'évolution du terme vernaculaire *lu myo*, qui rend compte de son adaptation à l'implantation des concepts occidentaux de race et de nation. « *Lu myo* » est utilisé dans la version birmane du Traité de Yandabo (1826), pour traduire « nation » (dans le sens d'un groupe humain avec une origine commune), mais il ne figure pas seul dans le dictionnaire birman-anglais de Judson (1852) qui est, rappelons-le, l'un des principaux interprètes du traité. Il prendra par la suite le sens de race en étant couplé avec des qualificatifs raciaux ou ethniques, linguistiques et même religieux (Candier 2010 : 92). « Les valeurs de classification raciale, de définition territoriale, de communauté de langue et de culture sont facilement adoptées [par les Birmans] » (*ibid.* : 93). *Lu myo* signifie aujourd'hui un groupe ethnique, une « nationalité » (« *nationality* ») dont 135 sont officiellement reconnues dans le pays.

Une autre évolution sémantique s'effectue en parallèle de celle de *lu myo*. En birman, le terme *buddha bhasa*, néologisme formé à partir du terme d'origine palie *bhasa* – qui signifie langue – apparaît au contact des valeurs occidentales, au XIX^e siècle pour rendre compte du concept de « religion », en l'occurrence le bouddhisme, comparable aux autres religions universelles, au même titre que le christianisme ou l'islam. Un autre terme, *sasana*, terme ancien également d'origine palie qui désigne l'enseignement du Bouddha et les institutions de la dispensation, connaît un glissement sémantique, et va s'imposer pour religion (implicitement la religion du Bouddha)³⁰.

Cette évolution et l'apparition de néologismes traduisent donc la localisation progressive des concepts occidentaux, de même, qu'ils rendent compte de changements, dans les pratiques et les conceptions (Kirichenko; 2009). Ainsi que le souligne Kirichenko, à l'époque précoloniale, le *sasana* participait d'une logique de différenciation sociale hiérarchisée et renvoyait à un système de valeurs et de pratiques des élites. Tout au long du XIX^e siècle, l'ordre social se voit remodelé, nivelé de façon horizontale. Le terme sera progressivement employé par les Birmans comme représentatif d'une communauté, et servira dans l'affirmation d'une identité religieuse, celle d'une communauté de bouddhistes, indissociable du nationalisme. Le bouddhisme est progressivement envisagé par les élites birmanes « comme la religion propre à la nation (*lou`myô*) » (Candier 2010: 13)³¹ mobilisé par la suite dans le combat contre l'impérialisme britannique.

ÉPOQUE COLONIALE : DES « SUJETS DU ROI » AUX RACES

À la rencontre de l'Arakan, de ses populations, de leur religion et autres « traits » supposés caractéristiques

Dès les débuts de leur présence, suivant leur logique de classification, les Britanniques opèrent une distinction entre ceux qu'ils identifient comme bouddhistes (ils découvrent le bouddhisme au début de la conquête birmane) ou qu'ils identifient comme ne l'étant pas. Les récits des premières explorations occidentales en rendent bien compte, qui comparent ces nouvelles populations aux « Hindous » et « Mahomedans », à travers la langue, la religion et les coutumes³². La découverte britannique du bouddhisme (Almond 1988) s'effectue *grosso modo* au même moment que celle de cette région à laquelle ils se réfèrent soit comme à l'est de l'Inde (*further India*), soit comme à l'est de l'empire Moghol. En effet, ce qui distingue vraiment la Birmanie et les Birmans aux yeux des Britanniques, c'est le bouddhisme (du moins ce qu'ils identifient et qualifient comme tel), qui diffère de ce qu'ils connaissent déjà en Inde. Qui plus est, cette religion nouvellement identifiée exerce un intérêt, voire une certaine fascination, chez les Britanniques tout au long du XIX^e siècle. Pour résumer, dans cette approche, la religion, et dans une moindre mesure la langue, fondent l'autochtonie³³.

Yakain-kala

Dans les textes du début de l'époque coloniale, ou qui la précèdent, on trouve l'expression *yakain-kala*, littéralement « Arakanais-*kala* ». La première mention apparaît dans le désormais fameux article de Buchanan (1798), déjà cité à propos des Rohingya, sur les dialectes et langues de Birmanie. Non seulement elle sert d'auto-désignation ou d'auto-identification pour les « *yakain-kala* », mais elle est aussi celle par laquelle les « *yakain* » (Arakanais) les nomment.

Cette catégorie de locuteurs se rencontre jusqu'au recensement de 1921 où elle est autrement nommée « *Arakan Mahomedans* » et désigne alors une catégorie raciale/religieuse, celle des Musulmans, distincte des émigrés récents (Grantham

1923 : 213). De façon significative, cette population de *yakain-kala* souhaite d'ailleurs être distinguée des migrants les plus récents qui s'installent massivement avec la colonisation et qui sont eux appelés « Chittagonian » dans l'administration britannique, parce qu'ils sont pour une large part originaires de la région de Chittagong dans le Bengale voisin. Dans ce recensement, les Bouddhistes arakanais d'Akyab (Sittwé), quant à eux demandent à être distingués des « *yakain kala* », à ce qu'ils n'apparaissent pas dans la catégorie « Arakanese³⁴ », indiquant par là que la différenciation des populations sur la base religieuse/raciale en vient à déterminer les appartenances et que les catégories raciales/religieuses ont été adoptées par les intéressés eux-mêmes.

Dans les écrits en anglais, le terme prend un sens différent selon les époques et les auteurs, cependant quasiment toutes ses traductions donnent à la notion de *kala* une connotation d'extériorité intrinsèque en le traduisant par exemple par « étranger », « Arakanais étranger » (*stranger arakan*) ou par des noms de lieux ou de langues qui ne sont pas birmans comme « *natives of Bengal* », « *Bengalees* », ou encore par l'ajout d'une préposition de lieu « Musulmans *in*³⁵ Arakan » (Comstock 1849 : 240) ; il ressort que des traductions « neutres », comme « *Arakan Mahomedans* », se rencontrent rarement.

« *Real native* »

Bien que reconnaissant la présence ancienne de « *kala* » en Arakan, les écrits coloniaux les distinguent systématiquement des autres populations du pays sur la base de leur religion. Les populations bouddhistes, ou celles qui ne sont pas classées comme hindoues ou musulmanes, sont alors qualifiées de vraies indigènes (*real native, true, real natives of Arakan, native proper*). D'autre part, il est en général souligné que les musulmans ne sont pas des convertis mais des descendants de personnes installées par les raids et la déportation, accentuant par là leur extériorité.

Cette distinction s'avérera problématique puisque les hindous ou les musulmans ne pourront pas, par la suite, au moment de l'indépendance, prétendre à une légitimité ou à une reconnaissance sur une base territoriale³⁶.

Des « races » distinctes émergent dans la littérature et l'administration coloniale – recensements et rapports officiels – où il est progressivement question des *Indians*, des *Mahomedans* et *Hindus* en tant que telles.

Émergence d'une « race » arakanaise représentée comme décadente

Ce processus a également pour conséquence de faire émerger en parallèle une race « arakanaise ». Il est probable que le terme « arakanais³⁷ » lui-même (*rakhuin*) concernait autrefois les populations en lien avec la royauté, l'élite et/ou la population de la région de Mrauk U, la capitale du royaume d'Arakan, – selon une conception similaire ailleurs en Asie du Sud-Est, où l'on pourrait dire que « la capitale est son royaume ». La définition de Judson (1852) du terme « arakanais » va dans ce sens. Ainsi :

Arakan. Rakhuin praññ Arakan is officially applied to the whole of Arakan, viz. the Akyab district, Arakan Hill Tracts, the Kyaukphyu and Sandoway districts; but the Arakanese only apply the terme rakhuin to the Akyab district and the Hill Tracts; one of the Arakanese race [...]. (Judson 1953 [1852] : 830.)

La première note de bas de page de l'article de Phayre conforte cette idée : « We give the name Arakan as a general term to four districts, which by the natives is restricted to what is the present district of Akyab [Daññawadi]. In this paper the name Arakan is used in the latter sense » (1841 : 679). Les contours de ce terme vont donc s'étendre et finir par désigner tout au long du XIX^e siècle une race à part entière, celle des habitants de la région éponyme dénommée Arakan (*rakhuin praññ*) et nouvellement délimitée par le Traité de Yandabo (1826), des « vrais natifs », avec leur religion (bouddhiste) et leur langue propre (l'arakanais)³⁸. Les récits occidentaux des débuts de la colonisation correspondent à une période d'exploration et de découverte de la région. Ils décrivent une région dépeuplée, déstructurée, qui a été amputée d'une large partie de sa population dont ses élites. À partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle, leur intérêt se reporte sur d'autres contrées.

Si, dans les sources occidentales, les Arakanais apparaissent comme les « vrais autochtones » – une race distincte de celle des « hindous » ou des « musulmans » mais aussi des Birmans – les Occidentaux la perçoivent toutefois comme décadente, à l'image de sa langue et de sa religion³⁹, vouée irrémédiablement à se fondre dans le creuset birman ou à disparaître engloutie dans la masse indienne qui afflue depuis le milieu du XIX^e siècle dans la région⁴⁰. Le point de vue de Houghton, comparant, en 1897, le dialecte arakanais au birman, est bien représentatif de cette perception tenace. Ainsi :

[...] il est possible que, dû à cette même infiltration de sang indien, les Arakanais aient perdu plusieurs de leurs traits les plus appréciables, qui caractérisent généralement le peuple du Rameau d'Or [La péninsule malaise]. L'Arakanais est moins joyeux et insouciant, est moins poli et serviable, et aucune bonne qualité particulière ne semble avoir été importée pour combler le manque de celles-ci. Au contraire, dans le voisinage d'Abyab [Sittwe] en particulier, tend à se répandre la pratique indienne odieuse de réclusion des femmes, qui de surcroît apprécient les bijoux luxueux et coûteux plus que leurs congénères birmanes. Les maisons arakanaises sont moins confortables, et peut-être encore plus sales, que celles à l'Est du Yoma [...]. (Houghton 1897 : 454⁴¹.)

Il ressort une conception britannique de la race forcément homogène sinon pensée comme dégénérante. Si bien que les *Gazettes* (*British Burma Gazetteers* de 1880), par exemple, décrivent dans un même paragraphe les « mœurs et coutumes » des Arakanais, des Birmans et des Môn, une autre population de Basse-Birmanie⁴². Notons que, comme nous l'avons vu, une forme d'indissociation ou d'indifférenciation en birman entre langue et religion (*badha*) s'accommode particulièrement bien de cette association langue, race, religion produite par les Occidentaux.

ADOPTION DES CONCEPTS PAR LES INTÉRESSÉS

L'Arakan connaît un processus d'adoption progressive des idées occidentales de « race » et de « nation » et de leur adaptation à la conception locale des groupes semblable, voire accentué, à ce qui vaut pour le reste de la Birmanie⁴³. Ceci s'explique, d'une part, par une présence coloniale beaucoup plus longue que dans les autres parties du pays et, d'autre part, par un contexte social et politique quelque peu différent (dépeuplement et désorganisation sociale liés à la fuite d'une grande partie de la population du royaume dans le Bengale voisin et à la déportation des élites et des populations qualifiées pendant la conquête birmane, etc.). À la suite de ce processus de différenciation en races ou en nations selon le modèle occidental de catégorisation, l'ordre social va se redéfinir. Les anciens sujets du roi (qui sont, rappelons-le, des groupes de services ou groupes socio-professionnels hiérarchisés, plus ou moins localisés – et contribuables – plus ou moins taxés) sont progressivement fondus ou modelés dans des communautés raciales/nationales et religieuses spécifiques. Par ailleurs, même si la stratification sociale demeure, un nivellement s'effectue de façon horizontale en communautés religieuses (Kirichenko 2009), mais aussi en raison de l'abolition de l'esclavage au début de la colonisation.

Se reconstruire face à l'humiliation birmane et à la conquête britannique...

L'appropriation par les Arakanais des concepts occidentaux se conçoit aisément car ils leur permettent de se différencier des Birmans, comme l'a mis en lumière de façon fine et convaincante J. Leider (2008, 2009) à partir de textes arakanais. Autrement dit, la notion de « religion », telle qu'elle est identifiée, qualifiée et décrite par les Occidentaux, va permettre aux Arakanais de se reconstruire en se distinguant des Birmans, après la conquête de leur royaume par ces derniers (qui marque la fin de leur indépendance) et une politique de réformes bouddhiques consécutive menée avec succès par le roi birman Bodawpaya à la fin du XVIII^e siècle. Bien que n'ayant pas encore fait l'objet d'étude systématique, il apparaît de façon significative que la production d'écrits au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle par des Arakanais, en birman ou en anglais, porte essentiellement sur la religion et sur l'ancien royaume bouddhique d'Arakan emblématisé par sa statue du Bouddha Mahamuni, ses pagodes et autres édifices⁴⁴.

Mise à l'écart des musulmans

Ce faisant, l'accent mis sur la religion, c'est-à-dire le bouddhisme, exclut *de facto* les musulmans dans la construction identitaire, raciale/nationale arakanaise qui s'amorce. Cette différenciation des populations d'Arakan à partir de la religion se fait d'autant plus « naturellement » que les anciennes populations musulmanes sont alors assimilées aux populations indiennes arrivées avec la colonisation britannique, des migrants originaires des différentes régions de l'Inde qui s'installent

définitivement ou provisoirement en Birmanie et sont classés comme « *Indian* » ou alors dans l'une des différentes subdivisions en « *Indian races* ».

Conclusion

Avec la colonisation, la figure du *kala* se dilue dans différentes catégories ethno-raciales, celles de l'Indien, de l'étranger, voire du Bengali ou du Chittagonian, ou religieuses en hindou ou musulman. Le *kala*, on l'a dit, figure classique de la Birmanie et de l'Arakan, voit son statut progressivement se transformer. Il passe d'une participation à la vie sociale et politique de la Birmanie à une marginalisation et à une absence de reconnaissance officielle, si ce n'est en qualité d'étranger. En Arakan, force est de constater une forme d'exclusion des *kala* consécutive au processus d'ethnification qui voit en parallèle l'émergence d'une race arakanaise assimilée au bouddhisme. On passe d'une forme d'*insider*, en tant que sujets du roi dans la mesure où ils sont aussi appelés « Arakanais », à une forme d'*outsider* de par sa religion.

L'importance de la religion dans la définition des groupes, tant du point de vue des Occidentaux que des Bouddhistes birmans trouve une pleine expression lors de la naissance du mouvement nationaliste en Birmanie, porté dès le début par des moines, dont U Ottama, figure emblématique de la résistance face à l'ordre colonial. De manière significative, bien qu'originaire d'Arakan, celui-ci défend une position générale, nationale, bouddhique contre l'impérialisme ; en bref le bouddhisme est considéré comme la religion de la nation. Des émeutes anti-indiennes éclatent dans le pays en 1930 et 1938. À la suite des premières, la constitution de 1935 (appliquée en 1937) consacre la séparation de la Birmanie d'avec l'Inde (Fistié 1985:74). Le rapport de la commission chargée d'étudier cette éventualité, souligne dès ses premières lignes que les races birmanes et indiennes sont toutes deux distinctes, liées entre elles par un hasard de l'histoire, et s'attache à l'étayer par un certain nombre d'éléments (histoire, langue, religion, territoire, mœurs et coutumes, etc.)⁴⁵. L'élaboration de la nouvelle constitution oblige dès lors les populations musulmanes, et en particulier d'Arakan, à se positionner dans cet espace national en devenir qui se dessine. Si l'étude des mouvements nationalistes dans cette région du pays reste à entreprendre de façon détaillée, nul doute qu'émergent de façon concomitante avec le nationalisme bouddhique différents mouvements ou organisations affirmant une identité religieuse menés par des musulmans ; la réapparition, à ce moment-là, du terme « rohingya » est significative.

Si la distinction raciale sur la base religieuse semble largement consommée en Arakan dès cette époque, elle se poursuivra tout au long du xx^e siècle entre Arakanais et Birmans. Ni les Arakanais ni les Mòns ne sont présents à la première conférence de Panglong en 1947, qui devait statuer sur le devenir des populations (races) de Birmanie indiquant sans doute par là qu'ils ne sont pas encore perçus comme des races distinctes des Birmans par ceux-ci, ou qu'ils ne constituent pas encore une force politique ethno-nationaliste de poids. Ils le seront au regrou-

pement de 1961 au cours duquel promesse leur sera faite de la création d'un État arakanais et môn et effective en 1974.

À partir d'un examen minutieux de la terminologie, on a montré ici une évolution de la figure du musulman. Le choix des termes n'est pas neutre. En juin-juillet 2016 une nouvelle vague de contestation se manifeste en Arakan, tant parmi les bouddhistes que les musulmans, après que, dans un souci d'apaisement entre les communautés, le nouveau gouvernement a décidé d'utiliser l'expression « musulmans en Arakan » considérée comme plus neutre que les autres termes (Rohingya, Bengali, etc.). Ce faisant, elle re-territorialise un groupe religieux, première étape, peut-être, d'un processus d'ethnification et de reconnaissance officielle dans l'espace national.

Note sur la transcription des termes birman

J'utilise la translittération (mais sans les signes diacritiques) élaborée par Denise Bernot pour les termes arakanais ou birman, à l'exception de ceux connus sous leur forme romanisée (comme pour *kala*, *lu myo*, etc.).

Notes

1. Le phénomène migratoire touche tout le pays, quelles que soient les régions et les populations.
2. On se réfère ici au processus d'emprunt, d'adoption, d'appropriation à la suite d'une situation de contact, en son temps appelé aussi « acculturation », mais nous lui préférons celui de « localisation » pour mieux rendre compte de l'aspect dialogique, et de la capacité des populations locales d'œuvrer (*agency*) pour leur propre destin.
3. Voir en particulier Leider (2015).
4. Voir Gravers (2007) pour une description de ce processus dans d'autres régions de Birmanie et Sadan (2013).
5. La chose est toutefois plus compliquée. De telles classifications ont essuyé de nombreuses critiques dans les travaux de déconstruction de « l'ethnie » et chacun de ces traits nécessiterait un long commentaire. À propos de la religion par exemple, les termes, comme ceux de « bouddhiste », « hindou », « musulman » ou « animiste » renvoient à ces catégories forgées par les Occidentaux – *via* l'orientalisme – à partir de leur conception propre de cette notion; des catégories de pensée, des concepts qui se sont finalement implantés dans ces sociétés colonisées. Il faudrait détailler ce processus de localisation de la notion de « religion » elle-même, de reconfiguration de pratiques, d'adaptation de discours, de réajustements, dont l'apparition de néologismes en birman ou l'évolution sémantique de termes rendent compte. Voir Houtman (1990), Kirichenko (2009), Brac de la Perrière (à paraître), et Bloch, Keppens & Hegde (2010). Voir aussi note 43.
6. Il faudrait soumettre de façon approfondie la notion de « race » à l'examen des termes vernaculaires birman ou arakanais de façon à voir le sens qu'elle prend selon les époques, notamment si l'aspect biologique, voire raciste, inhérent à la notion s'y retrouve.

7. Sur l'histoire des différentes populations musulmanes en Birmanie, voir Yegar (1972, 2002). Des populations hindoues et chrétiennes ou non bouddhistes vivent aussi en Arakan (notamment dans les zones de relief pour ces dernières) mais leur nombre est semble-t-il marginal, voir de Mersan (2005 : annexe 1). Les autres populations officiellement reconnues en Arakan sont les Mro, Khami, Daignet, Sak, Marma et Kaman.
8. Hormis peut-être des habitants de la région proche du Bangladesh et de lettrés, puisque le terme apparaissait dans des écrits et autres publications.
9. L'étymologie du terme diverge selon les dictionnaires. D'après Judson, « le mot *kula* ("la" 3^e ton) est un mot pali dont le premier sens est "une race" » ; puis « une caste, une catégorie d'hommes ; un natif de n'importe quel pays à l'ouest de la Birmanie » [*is a pali word first meaning being "a race; amyui"; "one whose race is distinctly marked, a castperson; a native of any country west of Burma; a foreigner"*] (1953 [1852]: 194). Denise Bernot, quant à elle, distingue deux mots par une différence de ton : « "*kula*" ("la" 1^{er} ton) », d'origine palie, qui signifie « race ; catégorie ou classe d'hommes ; nation » [i.e. par excellence] ; tandis que « "*kula*" » ("la" 3^e ton) » a une origine môn-pâli, qu'elle traduit par « Indien ; habitant de l'Inde » (Bernot, fasc.1 : 99).
10. *Publications officielles du gouvernement birman* (1976 : 27). Implicitement, cette référence souligne qu'il y eut un temps où l'on pouvait être musulman et arakanais.
11. L'auteur indique par ailleurs que l'on ne peut déterminer de façon systématique la religion de ce personnage représenté (*communication de l'auteur par messagerie électronique du 26/01/2015*).
12. Ainsi *kula* : *pun* : *kywan* ; par exemple, « l'île des *kala* qui se cachent », au sud de l'actuel township de Mrauk U à la confluence entre la Kaladan et la rivière qui mène à Mrauk U. Ou encore, à propos du township au nord d'Akyab appelé « Kooladan », l'auteur de la gazette écrit : « *the name "Koo-la-dan" is derived from "koo-la", a western foreigner, and "dan" or "tan", which, when used in this connection, means a locality or quarter, because the captives made by the Arakanese in their raids in Chittagong were settled here: to the present day [1879] the tract contains many muslimans of mixed descent, especially along the right bank of the Koo-la-dan* » (*British Burma Gazetteer 1879-II*: 271-272). Toutefois, des enjeux se cristallisent souvent autour des étymologies qui obligent à les considérer avec précaution.
13. Lorsque les Birmans envahirent l'Arakan (1785), et même dans les décennies qui précédèrent, une large partie de sa population se réfugia dans la région des collines de Chittagong. Voir notamment Van Schendel (1992 : 31, 65, 79). Les Marma, descendants de ces réfugiés, étaient organisés en clans endogames dont le nom de certains se référait à une fonction en lien avec la royauté (voir Bernot 1967 et 2000 [1981]). Parmi les noms de ces clans, se trouve aussi celui des *kula sa* – que Lucien Bernot traduit par les « Fils des Bengali (ou de ceux vivant comme les Bengali) », mais dont il n'a pas rencontré de membres (Bernot 1967 : 657). Il pourrait s'agir de *kala* installés de longue date en Arakan qui auraient aussi fui dans la région de Chittagong lors de la conquête birmane.
14. Voir Leider (2004). Il faudrait pouvoir distinguer l'impôt du tribut.
15. La présence d'esclaves n'est cependant pas le seul fait des razzias mais aussi de servitude pour dettes.
16. Des noms de groupe renvoient à des localités particulières mais témoignent d'abord d'accents ou de « parlers » locaux (ex « Les fils de Rambré » = Les locuteurs de l'île de Rambré).

17. Voir, par exemple, le rapport d'enquête de Dhaññawati de 1803 qui mentionne différentes populations *kala* taxées par l'administration royale et distinguées des Chins ou d'autres populations habitant les collines d'Arakan (Leider 1998b: 189-215 ou Buchanan 1798). On rencontre encore d'autres noms de population pour désigner des populations de l'ouest. Ainsi, les habitants du Tripura, royaume hindou avec lequel l'Arakan fut à plusieurs reprises en guerre, sont connus sous le nom de « Mrum ».
18. Plusieurs articles dans la littérature coloniale mentionnent parmi les populations déportées en Arakan, les *dom*, esclaves ou descendants d'esclaves de pagodes qui eurent à souffrir d'ostracisme bien après l'interdiction de cette pratique par les Britanniques en 1834.
19. Cet aspect pose aussi la question de la conception et du statut de l'étranger à l'époque précoloniale, en référence aux autres populations étrangères présentes dans le royaume occupant parfois des fonctions importantes. Par exemple, sur la question des populations d'origine portugaise, voir Leider (2004).
20. Il est peu probable que Buchanan ait été en Arakan. Ce docteur est à l'époque au service de la Compagnie des Indes Orientales.
21. La conquête du royaume birman s'est effectuée en trois temps, le territoire devenant progressivement une province du *raj*. Quand l'Arakan passa sous domination britannique, les limites des territoires de conquêtes furent sommairement établies dans le Traité de Yandabo, stipulant que si le besoin devait se faire ressentir, une frontière serait clairement établie. Celle-ci verra donc le jour dans les années 1930.
22. La référence qui sert de base aux Arakanais, quand ils la connaissent, est l'ouvrage de Moshe Yegar (1972).
23. Selon Khin Maung Saw (1994), un auteur Arakanais, cité par Leider (2015), le terme apparaît dans les années 1930.
24. Voir aussi Gravers (2007: 9-13).
25. Le Jambudīpa, est à la fois un continent et une île, l'île des hommes et dans laquelle les Bouddhas sont nés pour enseigner la Loi de délivrance du cycle des renaissances (Herbert 2002: 89). Le Jambudīpa est l'île du bouddhisme par excellence où règnent les rois *cakkavatti* (Malalasekera 1960: 941-942 et Denis 1977: I 121-130).
26. Il convient toutefois, avec ces listes, de ne pas s'enfermer dans le piège des catégorisations occidentales.
27. Les plus éloignés (du *naingngnan do*) sont qualifiés de « sauvages » (*ayaing*). Dans cette conception allant de « civilisé » à « sauvage », il n'y a pas de classification raciale telle qu'elle a pu être élaborée dans la pensée occidentale.
28. Pour une lecture du mythe et de ses usages dans un contexte contemporain voir Guillaume Rozenberg (2008: 33-35).
29. Voir Lucien Bernot (1967, 2000 [1981]), à propos notamment des clans et lignées socioprofessionnelles déjà évoquées plus haut.
30. Sur l'évolution complexe de ces termes pour « religion » et les réformes, changements et rajustement de pratiques et de conception qu'ils impliquent ou dont ils témoignent, voir Houtman (1990) et Kirichenko (2009) et Brac de la Perrière (2017).
31. Cette communauté qui se constitue en tant que « bouddhiste » est faite notamment d'associations de laïcs lesquelles apparaissent au moment de la chute de la royauté birmane, reprenant les prérogatives de défense de l'enseignement du Bouddha qui lui étaient dévolues (Turner 2014).

32. Voir notamment Hamilton (1825, 1826) et Van Schendel (1998).
33. Même si, en ce domaine encore, les données sont maigres pour l'étayer à l'époque du royaume d'Arakan, à l'instar de ce qui prévalait dans d'autres sociétés de la péninsule, il existait sans doute à l'époque précoloniale un principe d'autochtonie mobilisé dans les rituels agraires de fertilité ou d'autres cultes territoriaux. Une préséance ou des prérogatives rituelles étaient attribuées aux populations reconnues comme autochtones (Kammerer & Tannenbaum 2003). Néanmoins ce principe ne paraît pas déterminant dans la structuration sociale ou du moins dans la reconnaissance et la participation au royaume d'alors. Le changement de valeur attribué à ce principe dans la reconnaissance de la citoyenneté, et de façon corollaire dans la participation à la vie nationale, opère pendant l'époque coloniale. Par ailleurs, dans les cas connus ailleurs en Asie du Sud-Est, le bouddhisme ne fonde pas l'autochtonie ; il n'y a pas d'association entre les deux.
34. Cette dénomination n'est pas reprise dans le rapport sur l'immigration indienne de 1941 (voir Baxter).
35. C'est moi qui le souligne.
36. La catégorie « hindou », contrairement à celle de « mahomedan » ou de « musulman », sera reconnue comme un groupe ethnique de Birmanie (*hindu lu myo*). Il est à noter que les enfants issus d'une union entre un hindou et une épouse bouddhiste (ou l'inverse, qui est plus rare), sont bouddhistes ou hindous ou, plutôt, les deux. De même, nous avons vu à Sittwe en juin 2013 des personnes désignées comme « groupe ethnique hindou » participer à des célébrations rituelles collectives avec des bouddhistes. Il faudrait davantage approfondir cet aspect, mais il tend à montrer qu'il y a une conception presque organique de la religion, en tout cas que la religion, en l'occurrence le bouddhisme, fonde une autochtonie, principe mis au jour à propos de l'époque coloniale.
37. « Arakanese », « *yakhain* », « *Mug* ». « *Mug* » (et ses dérivés « *Mag* » ou « *Mog* ») est un terme péjoratif utilisé par les populations du Bengale pour désigner les Arakanais, et signifie « pirate », en référence à l'époque où le royaume d'Arakan, capturait des populations de cette région pour en faire des esclaves.
38. À cette époque, le terme par lequel les (des ?) Arakanais, au sens plus large, se désignent alors est *marmagyi*, soit littéralement « les grands *marma* », « les grands birmans ». Ce terme est à rapprocher de ceux de « *Marma* » ou « *maramagri* », étudiés par Lucien et Denise Bernot, et qualifiés « d'Arakanais » (Bernot 1967 et 2000 [1981]). C'est aussi l'un des 135 groupes ethniques officiels de la Birmanie contemporaine. Voir aussi de Mersan (2005 : 444-450).
39. Sur le bouddhisme vu comme décadent, voir Almond (1988:34-40) et, de manière plus large sur la situation économique, politique et sociale désastreuse de l'Arakan dans les premières décennies de la colonisation, voir l'analyse de J. Leider (2008, 2009).
40. Voir par exemple *British Burma Gazetteer* (1880 : 151). Cette référence sur les Arakanais est elle-même issue d'un rapport administratif de 1872 et sera reprise dans la Gazette du district d'Akyab de 1917 (soit pendant 45 ans!).
41. Ma traduction.
42. « *Thus the general manners and customs of these two races, the Talaing [Môn] and the Burmans, including the Arakanese, are in so far identical that they can be described together* » (*British Burma Gazetteer* 1974 [1880] : 376). Il s'agit des Birmans de Basse-Birmanie, la Haute-Birmanie n'étant alors pas encore annexée par la couronne

- britannique. Un jeu d'échelle opère souvent dans les catégorisations par race selon l'unité administrative de référence (état, région, pays).
43. Les notions britanniques de « race » et de « nation » sont employées comme synonymes dans les premiers temps de la littérature coloniale. Mais leur sens se modifie également en Occident en lien avec des conceptions évolutionnistes voire raciales des groupes qu'il faudrait détailler. Le changement des critères utilisés à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle dans les recensements successifs pour la catégorisation des différentes populations du pays en témoigne dans une certaine mesure. Jusqu'à celui de 1911 inclus (les recensements donc de 1872, 1881, 1891, 1901 et 1911), les populations sont classées par langue maternelle et à partir de 1921 par « race » lesquelles sont définies par les critères de langue et de religion.
 44. La différenciation par la langue, rappelons-le, fonctionnait déjà en Birmanie comme critère d'identification. La mobilisation du bouddhisme et son association dans la construction ou reconstruction de soi par les Arakanais se comprend sans doute aussi par la proximité sémantique par le terme *badha*, entre les concepts de langue et religion.
 45. Simon commission (1988 [1930]).

Références

- AGIER, Michel, 2013, *La condition cosmopolite: l'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*, Paris: La Découverte.
- ALMOND, Philip C., 1988, *The British Discovery of Buddhism*, Cambridge, New York, Melbourne: Cambridge University Press.
- BAXTER, James, 1941, *Report on Indian Immigration*, Rangoun.
- BERNOT, Denise, 1978-1992, *Dictionnaire Birman-Français*, Éditions SELAF (Asie du Sud-Est et Océan Indien), Paris: 15 fascicules.
- BERNOT, Lucien, 1967, *Les paysans arakanais du Pakistan Oriental: l'histoire, le monde végétal et l'organisation sociale des réfugiés Marma (Mog)*, LaHaye, Paris: éditions Mouton & Co., École pratique des hautes études, 2 vols.
- BERNOT, Lucien, 2000 [1981], « Des empires aux clans, l'exemple de l'Arakan et proposition d'une typologie de l'utilisation de l'eau et organisation de l'agriculture », in *Voyage dans les sciences humaines. Qui sont les autres ?*, Lucien Bernot, Paris: Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, coll. « Asie », p. 527-535.
- BLOCH, Esther, Marianne KEPPENS & Rajaram HEGDE, 2010, *Rethinking religion in India. The colonial construction of Hinduism*, Londres/New York: Routledge.
- BRAC de la PERRIÈRE, Bénédicte, à paraître, « About Buddhist Burma. *Thathana*, or « Religion » as Social Space », in *Encountering Religion in Southeast Asia: Local Traditions and World Religions*, Michel Picard & Annette Hornbacher, éd., Centre Asie du Sud-Est (CNRS/EHESS) et université d'Heidelberg.
- British Burma Gazetteer (The)*, 1879-1880, 2 volumes, Horace Spearman, éd., Rangoun: Government Press.
- BUCHANAN, Francis M. D. [Hamilton], 1798, *A Comparative Vocabulary of Some of the Languages Spoken in the Burma Empire, Asiatick Researches*, vol. 5, p. 219-240.

- CANDIER, Aurore, 2010, « Convergences conceptuelles en Birmanie : La transition du XIX^e siècle », *Moussons*, 16 : 81-101.
- COMSTOCK (Reverend), 1849, « Notes on Arakan... That Country from 1834 to 1844 », *Journal of the American Oriental Society*, I : 219-258.
- DENIS, Eugène, 1977, *La Lokapaññatti et les idées cosmologiques du bouddhisme ancien*, 2 t., Lille, Atelier de reproduction des thèses, Paris : Librairie Honoré Champion.
- FISTIÉ, Pierre, 1985, *La Birmanie ou la quête de l'unité : le problème de la cohésion nationale dans la Birmanie contemporaine et sa perspective historique*, Paris : Publications de l'École Française d'Extrême Orient.
- FOLEY, William (Lieut.), 1835, « Journal of a Tour through the Island of Rambree, with a Geological Sketch of the Country, and Brief Account of the Customs, and of its Inhabitants », *J. A. S. B.*, vol. 4, p. 20-39, p. 82-95, p. 199-207.
- GRANTHAM, S.G., 1923, *Census of India – 1921, vol X, Burma*, Part I, Report, Rangoun : Office of the Superintendent, Government Printing.
- GRAVERS, Mikael, éd., 2007, *Exploring Ethnic Diversity in Burma*, Copenhague : NIAS Studies in Asian Topics, n° 39, NIAS Press.
- HAMILTON [BUCHANAN], Francis, 1825, « An Account of the Frontier between Part of Bengal and Kingdom of Ava », *The Edinburgh Journal of Science*, 3 : 32-44.
- HERBERT, Patricia, 2002, « Burmese Cosmological manuscripts », in *Burma. Art and Archaeology*, Alexandra Green & T. Richard Blurton, éd., Cambridge : British Museum Press & Cambridge University Press, p. 77-97.
- HOUGHTON, Bernard, 1897, « Arakanese Dialect of the Burman Language », *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, 29 : 453-461.
- HOUTMAN, Gustaaf, 1990, « How a Foreigner Invented “Buddhendom” in Burmese : From *Tha-tha-na* to *Bok-da’Ba-tha* », *Journal of the Royal Anthropological Society of Oxford*, 21, 2 : 113-128.
- HUBERT, Thibaut d', 2015, « The Lord of the Elephant : Interpreting the Islamicate Epigraphic, Numismatic, and Literary Material from the Mrauk U Period of Arakan (ca.1430-1784) », *The Journal of Burma Studies*, 19, 2 : 341-370.
- HUBERT, Thibaut d' & Jacques LEIDER, 2011, « Traders and Poets and the Mrauk-U Court - On Commerce and Cultural Links in Seventeenth Century Arakan », in *Pelagic Passageways: The Northern Bay of Bengal Before Colonialism*, Rila Mukherjee, éd., Delhi : Primus Books, p. 77-111.
- JUDSON, Adoniram, 1953 [1852], *The Judson Burmese-English Dictionary*, Rangoun : American Baptist Mission Press.
- KAMMERER, Cornelia Ann & Nicola TANNENBAUM, éd., 2003, *Founders' Cults in Southeast Asia: Ancestors, Polity, and Identity*, New Heaven : Yale University, Monograph 52.
- KIRICHENKO, Alexey, 2009, « From *Thathanadaw* to Theravāda Buddhism : Constructions of Religion and Religious Identity in Nineteenth- and Early Twentieth-Century Myanmar », in *Casting Faiths. Imperialism and the Trans-*

- formation of Religion in East and Southeast Asia*, Thomas David DuBois, éd., Londres & New York : Palgrave Macmillan, p. 23-45.
- LEIDER, Jacques P., 1998a, « These Buddhist Kings with Muslim Names... A Discussion of Muslim Influence in the Mrauk-U Period », in *Études Birmanes en Hommage à Denise Bernot*, Pierre Pichard & François Robinne, éd., Paris : École Française d'Extrême-Orient, Études thématiques, 9, p. 189-215.
- LEIDER Jacques P., 1998b, « Taxation et groupes de service sous la royauté arakanaise. Un rapport d'enquête de 1803 dans un manuscrit en birman de la bibliothèque nationale de Paris », *Aséanie*, 1 : 67-89.
- LEIDER, Jacques P., 2004, *Le Royaume d'Arakan, Birmanie. Son histoire politique entre le début du xv^e et la fin du xvii^e siècle* [The Kingdom of Arakan, Burma. Its Political History between the Fifteen and the Beginning of the End of the Seventeenth Century], Paris : École française d'Extrême-Orient.
- LEIDER, Jacques P., 2008, « Forging Buddhist Credentials as a Tool of Legitimacy and Ethnic Identity », *J.E.S.H.O.*, 51 : 409-459.
- LEIDER, Jacques P., 2009, « Relics, Statues and Predictions. Interpreting an Apocryphal Sermon of Lord Buddha in Arakan », *Asian Ethnology*, 68, 2 : 333-364.
- LEIDER, Jacques P., 2015, « Competing Identities and the Hybridized History of the Rohingyas », in *Metamorphosis : Studies in Social and Political Change in Myanmar*, Renaud Egreteau & François Robinne, éd., Bangkok/Singapour : Research Institute on Contemporary Southeast Asia (IRASEC)/ National University of Singapore (NUS) Press, p. 151-178.
- MALALASEKERA, G. P., 1960 [1938], *Dictionary of Pali Proper Names*, 2 vols, Londres : Luzac & Co.
- MERSAN, Alexandra de, 2005, « Espace rituel et construction de la localité. Contribution à l'étude ethnographique d'une population de la Birmanie contemporaine : les Arakanais », thèse de doctorat en anthropologie sociale et ethnologie, EHESS, sous la dir. de Jean-Claude Galey, Paris.
- MERSAN, Alexandra de, 2016, « Ritual and the Other in Rakhine Spirits Cults », in *Myanmar's Mountain and Maritime Borderscapes. Local Practices, Boundary-Making and Figured Worlds*, Su-Ann Oh, ed., Singapour : ISEAS Press, p. 121-145.
- MUNIER-GAILLARD, Christophe, « Édifier, surprendre, et faire rire. La société bouddhique birmane dans les sermons visuels de la Chindwin », *Mousson*, 16, 2 : 103-132.
- PHAYRE, Arthur (Lieut.), 1841, « Account of Arakan », *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 10, 2 : 679-712.
- Publications officielles du gouvernement birman, 1976, *tuin : ran : sa : yañ kye : mhu — rui : ra dha le. thum : cam mya : — rakhuin* [Les coutumes traditionnelles, cultures autochtones. Les Arakanais], sans auteur, Rangoun.
- ROZENBERG, Guillaume, 2008, « Être birman, c'est être bouddhiste... », in *Birmanie contemporaine*, Gabriel Defert, éd., Paris-Bangkok : Les Indes Savantes-IRASEC, p. 29-52.

- SIMON COMMISSION REPORT ON INDIA (Indian Statutory commission), 1988 [1930], *Report on Indian statutory commission*, « vol. XI – Burma » (memorandum submitted by the Government of Burma).
- SADAN, Mandy, 2007, « Constructing and Contesting the Category “Kachin” in the Colonial and Post-Colonial Burmese State », in *Exploring Ethnic Diversity in Burma*, Mikael Gravers, éd., NIAS Studies in Asian Topics, n° 39, Copenhagen : NIAS Press.
- SADAN, Mandy, 2013, *Being and Becoming Kachin: Histories beyond the State in the Borderworlds of Burma*, Oxford : Oxford University Press.
- THAN TUN (Dr), 1958, « Social life in Burma A.D. 1044-1287 », *Journal of the Burma Research Society*, XLI : 37-47.
- VAN SCHENDEL, Willem, éd., 1992, *Francis Buchanan in Southeast Bengal (1798)*, Dhaka : Manohar Publications & The University Press Limited.
- YEGAR, Moshe, 1972, *The Muslims of Burma: a Study of a Minority Group*, Wiesbaden : Otto Harrassowitz.
- YEGAR, Moshe, 2002, *Between Integration and Secession. The Muslim Communities of the Southern Philippines, Southern Thailand, and Western Burma/Myanmar*, New York, Oxford : Lexington Books.

Remerciements

Cet article a bénéficié à différentes étapes de son élaboration des relectures et commentaires de Delphine Ortis, Natacha Collomb et Bénédicte Brac de la Perrière que je remercie bien chaleureusement.

Résumé : En juin 2012, alors que la Birmanie (ou Myanmar) a entamé sa transition politique, des affrontements meurtriers éclatent dans l'ouest du pays (État d'Arakan ou Rakhine) entre des populations bouddhistes et musulmanes. La récurrence de telles violences intercommunautaires, tout au long du xx^e siècle, suscite un retour aux sources coloniales et oblige à un examen minutieux de la terminologie relative aux groupes et différentes populations. L'article souligne le processus, initié pendant la colonisation, et ses effets, de localisation des notions de *race* et de *nation* en Birmanie, appliquée au cas de l'Arakan. Il vise à comprendre comment les musulmans d'Arakan (ou *kala* suivant le terme vernaculaire) ont progressivement été marginalisés dans l'espace social birman au point d'incarner une, si ce n'est la, figure de l'étranger dans la Birmanie contemporaine. Pour ce faire, il retrace le processus de différenciation des populations, à l'issue duquel la race (définie par des critères de langue et de religion) devient une dimension décisive de l'espace national birman.

How Did Arakan's Muslims become Arakan's Foreigners?

Abstract : In June 2012 as Burma (or Myanmar) launched into its political transition, the west of the country (the State of Arakan or Rakhine State) became embroiled in an

outbreak of murderous violence between Muslim and Buddhist population groups. Understanding the cause of such inter-community violence that has re-occurred over the course of the twentieth century demands a review of colonial sources and a detailed re-examination of terminology used in defining groups and populations. The article stresses the process and effects of localization and appropriation of notions and race and nation in Burma as applied to Arakan. This started during the colonial. It attempts to clarify how the Muslims of Arakan (or kala in the vernacular) became progressively marginalized in Burmese social space till they began to incarnate one of the figures—if not the figure—of the foreigner in contemporary Burma. To do this, the paper goes back over the process of population differentiation at whose conclusion race (as defined by criteria of language and religion) becomes a decisive aspect of Burmese national identity.

Mos-clés : *catégorisation, race, religion, Birmanie/Myanmar, Arakanais, Rohingya, État d'Arakan/Rakhine State.*

Keywords : *categorization, classification, race, religion, Burma/Myanmar, Arakanese, Rohingya, Arakan State/Rakhine State.*